

PIERSON, Ruth Roach, *“They’re Still Women After All”: The Second World War and Canadian Womanhood*. Toronto, McClelland and Stewart, Canadian Social History Series, c1986. 301 p.

Lilianne Plamondon

Volume 40, numéro 3, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304477ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304477ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plamondon, L. (1987). Compte rendu de [PIERSON, Ruth Roach, *“They’re Still Women After All”: The Second World War and Canadian Womanhood*. Toronto, McClelland and Stewart, Canadian Social History Series, c1986. 301 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(3), 445–447.
<https://doi.org/10.7202/304477ar>

PIERSON, Ruth Roach, «*They're Still Women After All*»: *The Second World War and Canadian Womanhood*. Toronto, McClelland and Stewart, Canadian Social History Series, c1986. 301p.

Dans leur volume *De la poêle à frire à la ligne de feu* (Montréal, 1981), Geneviève Auger et Raymonde Lamothe démontrent que toutes les Québécoises qui avaient contribué à l'effort de guerre étaient «demeurées les ser-

vantes de la production et de l'État». A son tour, Ruth Pierson pose un regard critique sur le rôle des Canadiennes pendant la Deuxième Guerre mondiale. D'une part, elle se demande si la vaste mobilisation des Canadiennes a débouché sur un partage plus égal du pouvoir et des responsabilités entre hommes et femmes dans les domaines privé et public au sein de la société canadienne. D'autre part, elle veut savoir si la guerre a «libéré» la Canadienne des divisions patriarcales du travail et de la conception traditionnelle de la féminité. Sa recherche repose sur une lecture minutieuse des sources militaires gardées aux Archives publiques du Canada concernant les femmes dans les forces armées, sur différents articles de revues tel le *Maclean's Magazine* et sur les témoignages de quelques femmes.

L'auteure analyse d'abord de façon détaillée le recrutement des femmes dans l'effort de guerre, l'évolution de ce recrutement et la mentalité avec laquelle il fut fait. Devant la rareté de la main-d'œuvre masculine et l'accroissement nécessaire de l'effort de guerre, le gouvernement fédéral a lancé une propagande faisant appel au patriotisme des femmes. On a d'abord mobilisé leur travail traditionnel, le travail domestique non payé et leur bénévolat. Cette stratégie s'avérant rapidement insatisfaisante, les femmes célibataires, puis les femmes mariées sans enfants, enfin les mères de famille ont été appelées à occuper une place plus grande sur le marché du travail mais à un salaire moins élevé que celui des hommes. Toutefois, les autorités leur rappelaient sans cesse qu'une fois la guerre terminée, tout rentrerait dans «l'ordre» et qu'elles devraient retourner à la maison et céder leur place aux hommes revenant du front. «L'obligation des femmes à travailler pendant la guerre était le thème majeur et non pas leur droit au travail salarié.»

Dans le deuxième chapitre, Pierson, en collaboration avec Marjorie Cohen, démontre avec clarté et rigueur que si la politique du gouvernement envers les femmes a été modifiée pour faire face aux besoins urgents de la guerre, l'idéologie patriarcale, elle, n'a pas changé. En effet si la rhétorique des droits des femmes avait prévalu, on aurait pu s'attendre à ce que les gains réalisés par les femmes pendant la guerre soient consolidés par et dans les projets d'après-guerre. Il n'en a rien été; bien au contraire, on a tout fait d'une part pour renvoyer les femmes à la maison, d'autre part pour les inciter à suivre une formation dans des domaines «féminins» où elles ne seraient pas en compétition avec les hommes.

L'auteure examine ensuite la création du «CWAC» et ses implications. En vue de libérer des hommes aptes au combat, l'armée a créé en 1942 son corps féminin, le «CWAC» (au Québec, on l'a toujours connu par le sigle anglais), mais les femmes n'y ont gagné aucune parcelle de pouvoir. Elles occupaient des emplois qui étaient le prolongement des travaux domestiques (cuisinières, etc.) ou qui étaient devenus des ghettos féminins dans le civil (employées de bureau, sténographes). Elles servaient aussi de chauffeurs. Leur salaire était fixé au deux-tiers de celui des hommes de même grade. Elles ont donc été maintenues dans une position de subalternes et l'armée a reproduit la division sexuelle du travail et le schéma de l'autorité masculine du monde civil.

De plus, ces femmes soldats étaient mal vues de la population civile qui doutait de leur «féminité» et de leur comportement moral. La mobilisation

mettait au défi les conventions respectant la nature et la place de la femme dans la société canadienne de même que l'idéal social de la femme dédiée à sa maison et à sa famille. Une idée préconçue et indélogeable de l'époque était que la soumission et le fait de servir les hommes étaient les caractéristiques inhérentes à la féminité et dictaient le rôle et la place de la femme dans la société. On craignait aussi que les femmes ayant servi dans l'armée ne deviennent autoritaires.

Les deux derniers chapitres abordent le statut sexuel des CWAC et l'inégalité des traitements offerts aux hommes et aux femmes atteints de maladies transmises sexuellement. L'analyse révèle que le double standard de moralité sexuelle de la société civile se retrouvait aussi dans l'armée. Ainsi aucun reproche n'était adressé aux soldats qui avaient fécondé ou infecté les CWAC; tout le blâme de la grossesse ou de la maladie était porté par les femmes.

L'auteure souligne en conclusion que même si les femmes ont, pendant la guerre, occupé des emplois réservés aux hommes, elles étaient soumises à une propagande qui leur disait: «Ils vont revenir un jour.» L'après-guerre a été témoin d'un retour non contesté aux principes de la primauté économique de l'homme dans la sphère publique et de l'autorité paternelle dans le privé. L'héritage immédiat de la Deuxième Guerre a été «une réaction sans équivoque contre les bouleversements de la guerre incluant la place occupée par les femmes au-delà des frontières traditionnellement dévolues à chaque sexe». Le modèle d'après-guerre était tout en jupes et en préoccupations domestiques et «pour plus d'une décennie, le féminisme a été encore une fois sacrifié sur l'autel de la «féminité».

L'auteure rappelle ici et là la réticence de la société québécoise face au travail salarié des femmes et à l'enrôlement dans les forces armées mais on peut regretter qu'elle n'y ait pas consacré plus d'espace. Sa bibliographie annotée peut être utile à qui s'intéresse à l'étude des femmes et du rôle qu'elles ont joué dans les deux guerres mondiales en Angleterre, aux États-Unis, en Australie et au Canada, mais en ce qui concerne les Québécoises, il vaut mieux consulter le livre de Auger et Lamothe.